

SECTION IV.

LES FRÈRES DU SEIGNEUR.

L'antiquité chrétienne est unanime pour rendre hommage à la virginité perpétuelle de Marie¹. Plusieurs hérétiques nièrent cependant autrefois ce privilège de la Très Sainte Vierge : anticomarianites, helvidiens et jovinianistes; un grand nombre de protestants ont aussi

¹ S. Irénée, *Cont. Hær.*, III, XIX, 1; V, XIX, 1, t. VIII, col. 938, 1175; Origène, *Hom. vii in Luc.*; *Comm. in Matth.*, x, 17, t. XIII, col. 821, 877; S. Méthode, *De Sim. et Anna.* II, t. XVIII, col. 352; S. Hippolyte, *De theol. et incarn.* dans Galland, *Biblioth.*, II, p. 496 et suiv.; Eusèbe, *Dem. Evang.*, III, 2, t. XXII, col. 180; S. Amphiloque, *In Christi Nativ.*, IV, t. XXXIX, col. 41; S. Épiphane, *Hær.*, LXXVIII, 7, t. XLII, col. 649; S. Grégoire de Nysse, *Orat. II de Resurr. Christi*, t. XLVI, col. 648; S. Grégoire de Nazianze, *Carm. in laud. Virg.*, t. XLVI, col. 533; S. Jean Chrysostome, *Hom. v in Matt.*, 3, t. LVII, col. 58; S. Augustin, *Serm. CLXXXVIII*, 4, t. XXXVIII, col. 1004; *Tract. x in Joa.*, 2, t. XXXV, col. 1467; S. Ambroise, *De Institut. Virginis*, v, 33, t. XVI, col. 313; *In Luc.*, II, 4, t. XV, col. 1554; S. Jérôme, *Adv. Helvid.*, 7, t. XXIII, col. 190; et *In Matt.*, XII, 46, t. XXVI, col. 84; S. Pierre Chrysologue, *Serm. LXII*, t. LII, col. 574; S. Ephrem, *Opera gr.*, *Ad Dei matrem precat.*, t. III, p. 524-534, etc. Voir Klee, *Manuel de l'histoire des dogmes*, part. II, ch. IV, 3, t. II, p. 41-49.

soutenu, depuis le xvi^e siècle, que Jésus eut des frères et des sœurs. Les rationalistes modernes se sont empressés de renouveler cette erreur, ils l'ont même aggravée, car beaucoup d'hérétiques ne donnaient à Jésus que des demi-frères, fils de Joseph, mais non de Marie, et croyaient à l'origine surnaturelle du Sauveur, tandis que les incrédules contemporains font de Notre-Seigneur, comme de ses prétendus frères, les fils de Joseph et de Marie. Voici ce que n'a pas eu honte d'écrire M. Renan :

Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné. Tous sont restés obscurs; car il paraît que les quatre personnages qui sont donnés comme ses frères, et parmi lesquels un au moins, Jacques, est arrivé à une grande importance dans les premières années du développement du Christianisme, étaient ses cousins germains... Ces cousins germains, qui adhérèrent au jeune maître, pendant que ses vrais frères lui faisaient de l'opposition¹, prirent le titre de « frères du Seigneur². » Les vrais frères de Jésus

¹ « Jean, vii, 3 et suiv. »

² « En effet, les quatre personnages qui sont donnés, Matth., xiii, 55; Marc, vi, 3, comme frères de Jésus : Jacob, Joseph ou José, Simon et Jude, se retrouvent, ou à peu près, comme fils de Marie et de Cléophas. Matth., xxvii, 56; Marc, xv, 40; xvi, 1; Luc, xxiv, 10; Gal., i, 19; Jac., i, 1; Jude, 1; Eusèbe, *Chron. ad ann. R. dcccxx*; *Hist. eccl.*, iii, 11, 22, 32 (d'après Hégésippe); *Const. apost.*, vii, 46. L'hypothèse que nous proposons lève seule l'énorme difficulté que l'on trouve à supposer deux sœurs ayant chacune trois ou quatre fils portant les mêmes noms, et à admettre que Jacques et Simon, les deux premiers évêques de Jérusalem, qualifiés de « frères du Seigneur, » aient été de vrais frères de Jésus, qui auraient commencé par lui être hostiles, puis se seraient convertis... »

n'eurent de notoriété, ainsi que leur mère, qu'après sa mort¹. Même alors, ils ne paraissent pas avoir égalé en considération leurs cousins, dont la conversion avait été plus spontanée et dont le caractère semble avoir eu plus d'originalité... Ses sœurs se marièrent à Nazareth².

M. Renan a conservé le passage que nous venons de rapporter dans l'édition populaire illustrée de sa *Vie de Jésus* publiée en 1870³. Il a même eu le triste courage de placer vis-à-vis de la première page du chapitre premier une gravure représentant l'atelier de saint Joseph. Le charpentier de Nazareth, agenouillé sur le sol, enfonce un clou à coups de marteau dans un coffre qu'il vient de terminer. L'enfant Jésus est debout devant lui. Un peu en arrière, sur la porte, la Sainte Vierge, aussi debout, tient dans ses bras un second enfant, plus jeune que Jésus⁴. Il semble que l'ancien séminariste de Saint-Sulpice aurait dû garder au moins, de la maison où il avait été élevé, le respect de la Très Sainte Vierge Marie

¹ « Act., i, 14. »

² « Matth., xiii, 56; Marc, vi, 3. » — E. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édit., p. 25-27.

³ E. Renan, *Vie de Jésus, avec une Préface nouvelle, édition illustrée de soixante dessins*, par Godefroy Durand, grand in-8°, Paris, 1870, p. 11.

⁴ E. Renan, *Vie de Jésus, édition illustrée* par G. Durand, p. 8. Cette gravure odieuse fut précisément celle qu'on choisit pour figurer dans le prospectus annonçant cette édition illustrée, prospectus que j'ai eu entre les mains. Dans l'Avant-propos de l'édition illustrée, M. Renan dit, p. 1, en parlant de son livre de la *Vie de Jésus* : « Pas une fois je ne me suis reproché de l'avoir écrit. » Il est bien à plaindre, si cela est vrai.

et épargner aux catholiques cet outrage gratuit et cette insulte que rien ne justifie. Oui, que rien ne justifie, pas même un prétexte. Cela est si vrai que M. Renan lui-même, en continuant ses *Origines du Christianisme*, arrivé au cinquième volume, en 1877, a été obligé de confesser que tout porte à croire que Marie n'eut pas d'autre fils que Jésus :

Jésus eut de vrais frères, de vraies sœurs. Seulement il est possible que ces frères et ces sœurs ne fussent que des demi-frères, des demi-sœurs. Ces frères et ces sœurs étaient-ils aussi fils ou filles de Marie? Cela n'est pas probable. Les frères, en effet, paraissent avoir été beaucoup plus âgés que Jésus. Or Jésus fut... le premier-né de sa mère. Jésus d'ailleurs fut dans sa jeunesse désigné à Nazareth par le nom de « fils de Marie... » Cela suppose qu'il fut longtemps connu comme fils unique de veuve. De pareilles appellations en effet ne s'établissent que quand le père n'est plus et que la veuve n'a pas d'autre fils. Citons l'exemple du célèbre peintre Piero della Francesca... Les difficultés s'arrangent donc assez bien, si l'on suppose un premier mariage de Joseph, d'où il aurait eu des fils et des filles, en particulier Jacques et Jude. Ces deux personnages, Jacques au moins, semblent avoir été plus âgés que Jésus. Le rôle, d'abord hostile, prêté par les Évangiles aux frères de Jésus, le contraste que forment les principes et le genre de vie de Jacques et de Jude avec ceux de Jésus, sont, dans une telle hypothèse, un peu moins inexplicables que dans les autres suppositions que l'on a faites pour sortir de ces contradictions¹.

¹ E. Renan, *Les Évangiles*. « Appendice. Les frères et les cousins de Jésus, » p. 542-543.

C'est ainsi que, dans ce passage, M. Renan se réfute en partie lui-même et réfute en même temps tous ceux des ennemis du catholicisme qui osent nier que Jésus ait été le fils unique de Marie. Cependant il tombe encore dans l'erreur en donnant à Jésus des demi-frères, fils, d'après lui, de saint Joseph.

CHAPITRE PREMIER.

LE SENS DU MOT FRÈRE DANS L'ÉCRITURE.

Nous montrerons plus loin que Jésus-Christ est le fils unique de la Très Sainte Vierge; nous établirons aussi que l'histoire ne nous fait connaître aucun fils de saint Joseph. Mais avant tout, il est nécessaire d'examiner quel est le véritable sens du mot frère, 'ah, dans la langue hébraïque; car c'est sur une fausse interprétation et sur l'abus de ce mot que repose l'erreur des rationalistes et de M. Renan :

L'assertion que le mot 'ah (frère) aurait en hébreu un sens plus large qu'en français est tout à fait fausse. La signification du mot 'ah est identiquement la même que celle du mot « frère. » Les emplois métaphoriques, ou abusifs, ou erronés ne prouvent rien contre le sens propre. De ce qu'un prédicateur appelle ses auditeurs « mes frères, » en conclura-t-on que le mot « frère » n'a pas en français un sens très précis? Or, il est évident que, dans les passages précités, le mot « frère » n'est pas pris au sens figuré. Remarquez en particulier Matthieu, XII, 46 et suivants, qui exclut également le sens abusif de « cousin¹. »

¹ E. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édit., p. 25, note.

Ce passage de l'auteur des *Origines du Christianisme* est un des plus surprenants qu'on rencontre dans une œuvre où on lit cependant tant de choses singulières et fausses. Qu'un hébraïsant ait pu nier « que le mot 'ah eût, en hébreu, un sens plus large qu'en français, » cela est véritablement incompréhensible. M. Renan est obligé, lui-même, d'avouer que les cousins de Jésus avaient le titre de « frères du Seigneur, » et il nous assure que « la signification du mot 'ah est identiquement la même que celle du mot frère! » En réalité, 'ah en hébreu et frère en français s'emploient d'une manière fort différente. L'hébreu n'est pas riche en expressions comme nos langues occidentales, comme le grec et le latin. Il est particulièrement pauvre pour exprimer les degrés de parenté; il n'a aucun terme propre pour désigner les *cousins*, et lorsqu'il faut en parler, il les appelle des *frères*. C'est là un fait incontestable, que n'ignore aucun hébraïsant¹, et qui est connu même des simples lecteurs de la Bible. Le mot hébreu 'ah ne s'applique pas seulement à un frère, dans le sens strict du mot, mais à un parent quelconque, un neveu², des cousins³, le mari⁴. Il a un sens plus étendu encore : on s'en sert pour exprimer que l'homme dont on parle appartient à

¹ « *Fratris nomen*, dit le plus célèbre lexicographe hébreu, le rationaliste Gesenius, *apud Hebræos late patet, est enim cognatus et consanguineus quicumque.* » *Thesaurus linguæ hebrææ*, p. 61. Gen., XIV, 14, 16; voir aussi Gen., XXIV, 48; XXIX, 12, 15; IV Reg., x, 13, etc.

² Gen., XIV, 14, 16; XIII, 8; XXIX, 12, 15.

³ Num., XVI, 10.

⁴ Cf. Cantic., IV, 9, où l'épouse est appelée sœur.

un peuple de même race¹; qu'il est un allié², ou simplement un ami³. On donne aussi le nom de frères à ceux qui remplissent les mêmes charges⁴. On l'emploie enfin volontiers dans le sens métaphorique, pour marquer une ressemblance quelconque : « Je suis devenu le frère des chacals, » c'est-à-dire semblable aux chacals, dit Job⁵.

De ce que nous venons d'exposer, il résulte que le degré précis de parenté ne peut être déterminé en hébreu par le seul nom de 'ah; on ne saurait le fixer qu'à l'aide d'autres renseignements, et, faute de ces renseignements, la question demeure indécise. C'est ainsi qu'il est impossible aux commentateurs de savoir si Othoniel, qui est appelé frère de Caleb, était réellement son frère ou simplement son neveu⁶.

La version grecque des Septante traduit en quelque sorte mécaniquement le mot 'ah par *adelphos*, « frère, » sans chercher à mettre à la place le terme grec qui aurait dû être employé pour désigner exactement le degré de parenté. De là vient que le mot *anepsios*, cousin, ne se lit pas dans la version grecque de l'Ancien Testament, excepté dans deux passages⁷.

Saint Jérôme, dans sa traduction latine de la Bible, a

¹ Num., xx, 14.

² Amos, i, 9.

³ Job, vi, 15.

⁴ I (III Reg.), ix, 13.

⁵ Job, xxx, 29 (hébreu); voir aussi Proverbes, xviii, 9.

⁶ Jos., xv, 17; Jud., i, 13; I Par., iv, 13.

⁷ Ces deux exceptions sont : Num., xxxvi, 11, où le mot ἀνεψιός,

fait comme les Septante : il a mis *frater* partout où l'hébreu avait 'ah, quoique ce mot *frater* pût induire en erreur ceux des Latins qui ignoraient la valeur particulière du mot original. L'expression *consobrinus* n'est donc jamais employée dans notre Vulgate pour rendre l'hébreu 'ah¹. La difficulté qu'il y aurait eu, d'ailleurs, dans un certain nombre de passages, à déterminer quel était le vrai degré de parenté exprimé par le mot frère dans le texte original, justifie le procédé de traduction adopté par les Septante et par saint Jérôme : il était le plus simple et le moins sujet à inconvénients.

Les auteurs du Nouveau Testament ont écrit en grec, mais, à vrai dire, leur langue n'est que de l'hébreu ou du syro-chaldaïque habillé en grec, surtout dans les quatre Évangiles. Leur style est rempli d'hébraïsmes et leurs phrases abondent en locutions orientales. Pour la désignation des degrés de parenté en particulier, ils emploient uniquement les termes qu'on trouve dans l'Ancien Testament et ils se servent du mot *adelphos* comme l'ont fait les Septante, pour rendre le mot hébreu 'ah, quel que soit le sens qu'il faille y attacher. Le mot *anepsios*,

cousin, ne traduit pas d'ailleurs le mot 'ah, frère, mais les mots בני דדיהן, *bené dodehen*, fils de leur oncle, et Tobie, vii, 2. Dans le même livre, dont nous ne possédons plus que la version grecque, qui a été faite moins littéralement que celle du reste de la Bible sur le texte original, nous lisons aussi, xi, 18 (20), le mot ἀξάδελφος, neveu (fils du frère).

¹ Le mot *consobrinus* se lit quatre fois dans notre Vulgate : dans les deux passages de Tobie que nous venons de citer, dans Gen., xxix, 10, où *consobrina* est pour *filles de Laban, frère de sa mère*, et Col., iv, 10, où *consobrinus* traduit naturellement l'ἀνεψιός de S. Paul.

« cousin, » ne se lit qu'une fois dans le Nouveau Testament, dans l'Épître de saint Paul aux Colossiens¹, où l'Apôtre parle de Marc, cousin de Barnabé. On ne le rencontre pas dans les Évangiles. La signification du mot *frère*, dans le Nouveau Testament, s'est étendue au lieu de se restreindre, par suite des relations que les changements politiques, accomplis en Palestine, avaient établies entre les Juifs et les autres peuples. Les Juifs distinguaient alors entre *frère* et *prochain*. Le *frère*, c'était l'Israélite d'origine; le *prochain*, c'était le prosélyte; le païen n'était pour eux ni frère, ni prochain. Jésus-Christ et les Apôtres donnèrent le nom de frère à tous les chrétiens, et celui de prochain à tous les hommes.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est donc philologiquement certain qu'on ne peut pas conclure du mot frère, employé dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, que celui qui est ainsi qualifié soit issu du même père ou de la même mère que la personne dont il est appelé le frère. C'est un point très important à noter tout d'abord, et au-dessus de toute contestation.

La véritable signification du mot frère étant ainsi par elle-même indéterminée, on ne peut la préciser, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'autant que l'indication expresse des relations de famille dans d'autres passages permet de constituer exactement un arbre généalogique.

Ces préliminaires posés, entrons dans l'étude même de la question des frères du Seigneur.

¹ Col., iv, 10.

CHAPITRE II.

JÉSUS-CHRIST FILS UNIQUE DE MARIE.

Le Nouveau Testament nous fait connaître plusieurs personnages qu'il appelle effectivement frères de Jésus et dont les noms sont : Jacques, Joseph, Simon et Jude. Nous rencontrons douze fois, dans le Nouveau Testament, cette expression *frères* ou *frère* de Jésus, neuf fois dans les Évangiles et trois fois en dehors des Évangiles¹. Quel est donc le sens précis qu'il faut y attacher? D'après ce que nous avons établi, il est impossible de rien conclure de l'expression elle-même; on ne peut en déterminer la valeur que par les renseignements que nous fournissent les anciens monuments. Que nous apprennent-ils?

Constatons avant tout que les écrits du Nouveau Testament ne mentionnent nulle part, en propres termes, d'autre fils de Marie que Jésus. Nous n'y lisons jamais que les personnages appelés frères de Jésus fussent fils de Marie, épouse de Joseph, quoiqu'ils soient nommés plusieurs fois à côté de Jésus et de Marie². Nous y voyons,

¹ Matth., xii, 46-50; xiii, 55; Marc, iii, 31-35; vi, 3; Luc, viii, 19-21; Joa., ii, 12; vii, 3, 5, 10; Act., i, 14; I Cor., ix, 5; Gal., i, 19.

² Matth., xii, 46, 47; Marc, iii, 31, 32; Luc, viii, 19, 20; Joa., ii, 12; Act., i, 14.